

ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère



Au sommaire :

- 145 **Camera oscura (XIV)**
Christian Sauvé
- 159 **Encore dans la mire**
Martine Latulippe
Norbert Spehner
François-Bernard Tremblay

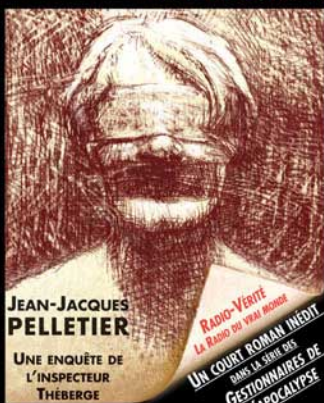
N° 15

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 14

L'ANTHROPOLOGUE PERMANENT DU POLAR

7,95 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec et Canada : 27 \$

États-Unis : 27 \$US

Europe (surface) : 32

Europe (avion) : 35

Autre (surface) : 40 \$

Autre (avion) : 46 \$

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, C.P. 5700, Beauport (Québec) G1E 6Y6

Nom : _____

Adresse : _____

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 15 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 15 de la revue **Alibis** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : juin 2005

© **Alibis et les auteurs**



Le printemps 2005 fut un curieux mélange de nouveau et d'ancien, de traditionnel et d'innovateur. Les adaptations étaient trop fidèles et les films originaux avaient un air de déjà-vu... Qui plus est, l'été cinématographique est arrivé en même temps que les tulipes, alors que les studios hollywoodiens continuent de présenter des *blockbusters* de plus en plus tôt pour éviter la cohue estivale. Est-ce un accident si le box-office cumulatif de 2005 s'annonce comme étant le plus mou depuis 2000? Voyons si quelque chose mérite l'attention dans cette cuvée printanière.

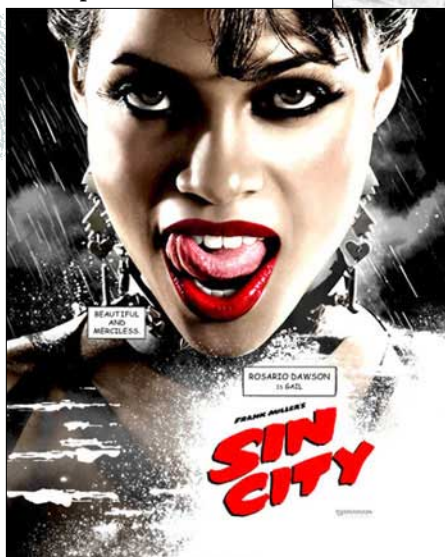
La métropole du vice

Il n'y a vraiment qu'un film incontournable ce trimestre-ci, et c'est **Sin City** [**Une histoire de Sin City**], l'adaptation cinématographique de la bande dessinée du même titre. Robert Rodriguez a établi sa réputation avec des films imparfaits, mais audacieux et à la fine pointe de la technologie (**Spy Kids 3D**, **Once Upon A Time In Mexico**). Cette fois, il va au-delà de ses efforts précédents et livre non seulement un excellent film, mais aussi une vision très particulière de ce qu'il est maintenant possible de faire avec les nouveaux outils à la disposition des réalisateurs.

Rodriguez utilise la technologie digitale pour donner au film un *look* très particulier, calqué sur la bande dessinée d'origine. Des comparaisons BD/film disponibles ici et là dans Internet (<http://www.filmrot.com/images/sincity-comparisons/sincity.html>) vous montreront, côte à côte, des images virtuellement identiques. Un savant usage d'effets spéciaux (certains provenant de la boîte québécoise Hybride) et une volonté inébranlable de

respecter le matériel d'origine font en sorte que **Sin City** peut prétendre être l'adaptation la plus visuellement fidèle jamais réalisée. (L'auteur Frank Miller est même cocrédité comme réalisateur, la BD ayant servi de plan de tournage.)

Mais au-delà des images, **Sin City** réussit également à préserver toute l'atmosphère de la bande dessinée, ce qui n'est pas une mince af-



faire lorsqu'on connaît la brutalité de l'œuvre originale. Miller n'utilise pas simplement les clichés du mode *hard-boiled* ; il s'y complaît et les multiplie par dix. Ceux qui sont à la recherche d'un phare moral dans ce film resteront sans candidat : ici, tous les hommes sont des brutes et toutes les femmes sont des p...

Sans concession, **Sin City** présente à l'écran du noir distillé avec panache.

La narration mur à mur est bourrée de déclarations torturées et de clichés renforcés. (En raison du contenu stylistiquement riche des dialogues, assurez-vous de voir le film dans la langue avec laquelle vous êtes le plus à l'aise : trop souvent les répliques de durs peuvent faire sourire – et ruiner l'effet – quand on n'est pas habitué à l'idiome.) La distribution étonnante (comptant au



moins une demi-douzaine de noms familiers) se prête aimablement au jeu, incarnant des archétypes avec brio et entrain. Le film est surtout filmé en noir et blanc, fort en contraste, avec des éclats de couleur (souvent rouges) pour souligner certains éléments visuels. Sur le plan narratif, **Sin City** est construit en trois histoires qui se succèdent dans un même univers, la structure inusitée n'étant pas sans rappeler **Pulp Fiction**.

Et, comme **Pulp Fiction**, **Sin City** s'adresse carrément aux auditoires bien avertis. Peu importe ce que 2005 nous réserve, **Sin City** restera sans doute le film le plus violent de l'année. Aucune exagération n'est requise pour dire que le sang éclabousse les personnages du film. Même les spectateurs les plus blasés grimaceront devant certaines scènes particulièrement violentes. Vous aurez été mis en garde.

Mais ce genre d'excès fait partie des intentions du projet : repousser un peu plus les limites de ce que l'on imagine en pensant à un film. En empruntant sa grammaire cinématographique à la bande dessinée, **Sin City** réussit également à multiplier la vitalité de son exécution. Pour les amateurs avertis, voici une œuvre délicieuse, à regarder avec un plaisir constant.

Un bijou !

Le danger des adaptations trop fidèles

Sin City est un cas d'exception; il s'agit non seulement d'une adaptation fidèle, mais aussi d'une œuvre cinématographique pleinement réussie. Il est fréquent de rencontrer de mauvaises adaptations sans intérêt qui gaspillent toute la force du matériel d'origine, mais il est plus rare de voir des adaptations tellement fidèles qu'elles en viennent à refléter les failles de l'œuvre d'origine... Curieusement, c'est le cas de deux films du dernier trimestre.



Photo : Miramax

Le premier, **Hostage [Otages de la peur]**, semble à première vue être un thriller tout à fait typique. Une prise d'otage, un policier avec des problèmes personnels, des rebondissements et l'intervention d'une tierce partie pour compliquer les choses: des éléments familiers, agencés de façon légèrement différente. Avec Bruce Willis dans le premier rôle, le film ne peut éviter les comparaisons avec les autres thrillers décidément bien moyens qui ont jalonné la carrière de l'acteur entre ses grands succès. Est-ce que quelqu'un se souvient encore aujourd'hui de **Last Man Standing**, **Color of Night** ou bien **Mercury Rising**? **Hostage**, au titre si général, s'ajoutera-t-il à cette liste?

Le doute ne se dissipe jamais tout à fait. Le chef de police Jeff Talley (Willis) se trouve confronté à une prise d'otage dans la petite ville où il travaille. On tombe facilement dans le rythme confortable d'un thriller strictement conventionnel. La situation

a beau se compliquer alors que les preneurs d'otage attirent l'attention de gens très puissants, on n'a guère l'impression de s'éloigner des sentiers battus. Le crime organisé est impliqué? Haussement d'épaules. Les ravisseurs utilisent la famille de Talley pour l'obliger à résoudre la situation selon leurs désirs? Peu importe.

Hostage n'est pas un mauvais film, mais on n'y trouvera rien d'exceptionnel non plus. Et c'est exactement l'impression que dégage le roman de Robert Crais dont est tiré le film. L'écriture de Crais est aussi dénuée d'artifices que



la réalisation strictement professionnelle de Florent Emilio Siri. Il y a beau avoir des changements mineurs à l'intrigue, aux personnages et à la finale (pourquoi faut-il que même les adaptations cinématographiques les plus fidèles chambardent le troisième acte?), on garde la même impression: une œuvre moyenne, compétente, un peu longue et nullement mémorable.

Si on peut accuser Crais d'écrire du matériel trop terre à terre, ce n'est absolument pas le cas pour Clive Cussler, qui semble redoubler d'audace à chaque roman. *Sahara* n'est pas le plus invraisemblable de ses livres, mais allez donc dire cela à un auditoire après un film où des aventuriers sont à la recherche d'une épave de cuirassé sudiste en plein milieu du désert africain, affrontant guerre civile et péril environnemental global!

Ce n'est pas la première œuvre à porter le héros fétiche de Cussler à l'écran, mais un quart de siècle après **Raise The Titanic!**, il y a fort à parier que le public cible de ce film n'aura aucun mauvais souvenir de la tentative précédente! Ce qui est paradoxal, cette fois, c'est que l'adaptation est relativement fidèle même si chaque personnage est mal incarné: Matthew McCaunahy est trop jeune et mince pour jouer Dirk Pitt. Steve Zahn, même s'il vole toutes les scènes dans lesquelles il se trouve, n'est assurément pas assez italien pour jouer Al Giordano. William H. Macy est trop frêle pour incarner Jim Sandecker.



Photos : Paramount

Quant à Rainn Wilson, eh bien, on aurait dû dire au scénariste que le *nerd* de service de NUMA est Hiram Yaeger, pas Rudy Gunn.

Mais peu importe ce pinaillage de *fan* obsessif : **Sahara** parvient au moins à rendre la folie

loufoque des aventures de Pitt et compagnie. Le scénario est complètement invraisemblable, il dépend d'une série de coïncidences hideuses, défie toutes les lois de la nature, reste bourré de péripéties arrangées avec le gars des vues ; pourtant, le film réussit à conserver un charme bon enfant qui plaît du début à la fin. Réalisé avec des moyens à la mesure des ambitions d'un véritable film d'aventures (120 millions de dollars US, dit-on), **Sahara** livre la marchandise requise d'un *blockbuster* à grand déploiement.



Là où ça pourrait se corser pour des spectateurs qui n'ont pas l'habitude des penchants loufoques de Cussler, c'est que le cinéma pardonne moins les audaces invraisemblables. C'est une chose d'expliquer un concept improbable en cinq pages, c'en est une autre que d'en disposer en quatre répliques et trente secondes. Il ne faudrait surtout pas parler aux critiques et spectateurs qui se plaignent des invraisemblances du film de l'intrigue lincolnesque qui n'est pas passée du livre au film !

Mais ce que **Sahara** démontre peut-être plus que tout, ce sont les limites des romans de Cussler lorsqu'on tente de les aborder sous un autre angle que celui du roman d'aventures. *Sahara* étant le neuvième livre d'une série qui dépend presque toujours de la même formule, le choc du contact entre le film et un public qui ne s'est pas habitué, livre après livre, à tolérer les

points faibles de la série, peut être assez brutal. Après tout, ce ne sont pas que les *fans* qui verront le film... et eux-mêmes risquent d'être contrariés par la distribution maladroite des rôles. Décidément, avec les adaptations, il est difficile de plaire à tout le monde!

Quand de bons réalisateurs commettent des films ordinaires

Ridley Scott et Sydney Pollack n'ont plus à faire leurs preuves. Le premier a **Alien**, **Blade Runner** et **Gladiator** (entre autres !) à son actif. Le deuxième, qui célébrera bientôt cinquante ans de carrière, peut compter sur **The Three Days Of The Condor**, **Tootsie** et **The Firm** (entre autres !). Chaque nouveau film de leur part risque d'être remarquable. Mais un réalisateur avec une carrière parfaite, ça n'existe pas. Dans l'environnement hollywoodien, même un film moyen est une victoire. C'est donc décevant, mais également prévisible, de constater que leurs films les plus récents sont si... ordinaires. Ce n'est pourtant pas comme s'ils étaient dépourvus d'intérêt. Un complot pour assassiner un chef d'État, ce n'est pas rien ! Recréer l'époque des croisades a aussi un certain piquant visuel. Mais dans les deux cas, les films s'égarent en cours de route, oublient leur mission principale et en montrent juste assez pour nous donner l'impression de ne pas avoir perdu notre temps.

Dans le cas de **The Interpreter** [L'Interprète], notre intérêt est éveillé dès les premières minutes. Pour la première fois, un film a pour décor le véritable édifice des Nations Unies. On nous y entraîne en coulisses pour examiner la vie d'une traductrice de haut niveau. Puis, l'engrenage de l'intrigue s'active alors que cette traductrice (Nicole Kidman) entend accidentellement une conversation suggérant l'assassinat imminent d'un chef d'État sur le parquet de l'Assemblée Générale.



Dans l'environnement géopolitique actuel, les Nations Unies apparaissent souvent comme un ensemble de bonnes intentions que le monde ignore allégrement. Cette impression n'est pas atténuée par les décors très rétros de l'Assemblée Générale. Dans le film, même la diplomatie internationale a perdu tout son charme pour les agents du Service Secret chargés de protéger les dignitaires étrangers. C'est sans enthousiasme que l'un d'eux (Sean Penn) accepte de prendre l'enquête en charge et de protéger l'interprète.



Dans l'heure qui suit la mise en situation, **The Interpreter** s'essouffle. Il s'agit en partie d'un pari mal calculé pour transformer un film à suspense en drame soi-disant sérieux. Kidman et Penn ont beau être des acteurs bien cotés, la tendance du film à leur laisser le champ libre finit par prendre toute la place. Pour être efficace, un thriller se doit de faire monter la tension ou bien d'aller de l'avant. Pendant les longues scènes dramatiques qui jonchent ses 90 premières minutes, **The Interpreter** ne fait ni l'un ni l'autre, sapant toute la bonne volonté initiale de l'auditoire.

Heureusement, ça ne s'achève pas sur cette note. Ce n'est pas un hasard si l'intérêt du film remonte abruptement lors d'une scène à suspense méticuleusement bien construite, alors qu'une bonne partie des personnages convergent vers un autobus bondé, avec une bombe en prime... C'est dans une séquence de la sorte que l'on mesure les talents de Pollack et qu'apparaît le mirage d'un film beaucoup plus intéressant. Les dernières minutes, moyennement bien menées, permettent un atterrissage en douceur à un film assez inégal.

Le film est réalisé avec compétence, mais il est parfois trop imbu de ses vedettes pour atteindre son plein potentiel. Malgré tout, **The Interpreter** reste au moins une cote au-dessus du thriller hollywoodien moyen en termes d'intelligence et de maturité. Mais s'il est difficile d'être trop négatif à l'endroit d'un film

somme toute bien fait, on n'osera pas non plus démontrer trop d'enthousiasme.



Un sort semblable afflige **Kingdom Of Heaven** [**Le Royaume des cieux**], et ce, malgré un sujet plein de potentiel : les croisades ! Ici, l'action commence vers 1184, alors qu'un jeune forgeron français se retrouve happé par les circonstances et dépêché à Jérusalem, où il deviendra très rapidement un chevalier, un favori du roi, l'amant d'une femme d'influence et le parfait gentleman-fermier. Le tout mène, suivant la nouvelle tradition des films épiques historiques, à une scène de combat d'une ampleur rendue possible uniquement grâce aux effets spéciaux générés par ordinateur.

Cette bataille finale, le siège de Jérusalem, vaut certainement la peine d'être vue. Une affaire de remparts, de tours d'assaut, de trébuchets, d'épées et de flèches enflammées ! On peut facilement imaginer Ridley Scott lire cette partie du scénario et accepter de prendre en charge le projet seulement parce qu'il s'agit d'un défi technique séduisant. L'ampleur de la séquence a de quoi impressionner ; heureusement, l'exécution est à la mesure des ambitions du scénario.

C'est le reste du film qui pose problème. La mise en situation semble à la fois interminable et trop rapide. Dans la



hâte du scénariste de transformer en héros un homme valeureux et ordinaire, le film prend trop de temps à établir des éléments évidents, puis bâcle le déroulement d'événements assez compliqués. Des rumeurs planent au sujet d'un scénario de 240 pages (le double d'un scénario habituel) et d'une version du film qui atteindrait les quatre heures. Peut-être que la version disponible sur DVD offrira une expérience plus complète. En attendant, on reste un peu débous-solé.



Photo : 20th Century Fox

Ce n'est pas comme si le film était sans valeur, même en faisant fi de la séquence du siège : Ridley Scott a toujours été un réalisateur avec un bon sens visuel et **Kingdom Of Heaven** comporte sa part de plans intéressants, accompagnée d'une confrérie d'acteurs tous très compétents. Entre autres bons moments, on retiendra le sanguinaire Reynald (Brendan Gleeson), qui déclare solennellement à la veille d'un massacre : *"I am what I am. Because someone has to be."* [« Je suis qui je suis. Car quelqu'un doit l'être. »] Qui plus est, le film s'avère remarquablement équitable lorsque vient le moment de comparer les parties opposées. Ici, chrétiens et musulmans sont sur un pied d'égalité en matière de légitimité morale. Le blâme peut être imputé à tout le monde, et particulièrement aux chevaliers templiers. Ce n'est sans doute pas un hasard si le personnage le plus intéressant du film se révèle être le Saladin de Ghassan Massoud.

En matière de véracité historique, on aura compris que **Kingdom Of Heaven** ne fait ni mieux ni pire que le reste des films épiques historiques : simplification des évé-



Photo : 20th Century Fox

nements (deux cents ans d'histoire en un peu plus de deux heures !), personnages fictifs, anachronismes et moralité décidément contemporaine ne sont que quelques-unes des entorses que ce film fait à la véritable histoire des croisades. Une bonne partie de ces ajustements sont nécessaires pour construire un film accessible à un grand public... mais cela n'encouragera pas les historiens à dire de bonnes choses sur le film.

Finalement, ce sont les spectateurs qui auront à décider ce qu'ils penseront du film. Malheureusement pour les producteurs, ces mêmes spectateurs commencent à se lasser de la vague récente des films épiques historiques lancée par... oui, **Gladiator**, de ce même Ridley Scott. **Troy**, **King Arthur** et **Alexander** n'ont pas tous été de francs succès, et **Kingdom Of Heaven** est sans doute destiné à un sort similaire. Dans les quatre cas, la même recommandation s'applique : admirez les scènes de bataille et passez rapidement à travers le reste. Même de bons réalisateurs ne peuvent pas faire de miracles avec des scénarios qui s'égarent en trivialités.

Détour par Hong Kong

Camera oscura s'intéresse habituellement aux films en salle, de façon à ce que la chronique réussisse à commenter les primeurs arrivant tout juste en vidéoclub. Mais de temps en temps, certains films ayant connu une sortie en salle trop brève pour figurer dans notre sélection méritent d'être soulignés.

C'est le cas d'**Infernal Affairs**, un thriller policier chinois qui, malgré une sortie en salle limitée à Los Angeles et New York, a néanmoins connu une bonne distribution sur DVD à la fin 2004. Quand un film américain sort uniquement en vidéo, il nous est permis de craindre le pire. Mais dans le cas d'un film étranger, tous les paris sont ouverts. Et le fait qui s'impose après seulement quelques minutes, c'est qu'**Infernal Affairs** n'a rien à envier aux polars américains.



Photo : Miramax

Le cinéma policier de Hong Kong a toujours été fasciné par les ressemblances entre le crime organisé et les forces de l'ordre, faisant même du sujet un de ses thèmes majeurs. Les assassins répondent à un code d'honneur qui n'est pas étranger aux lois que tâchent de faire respecter les détectives. Des liens étranges se tissent entre les policiers et les truands qu'ils pourchassent. Les talents nécessaires sont transférables d'un métier à l'autre et la différence entre gentils criminels et policiers brutaux est souvent minime.



Photos : Miramax



156

Cette idée atteint son paroxysme dans **Infernal Affairs**, un polar où non seulement la police a réussi à introduire un agent double dans les rangs d'un puissant cartel, mais où le cartel a également réussi à infiltrer un agent au sein des forces policières. Après une opération où tout tourne mal, on a ainsi droit à une scène d'une puissance inouïe où policiers et criminels se regardent de chaque côté d'une table de conférences, sachant fort bien qu'ils ont un allié devant eux et un traître derrière.

S'active donc le jeu du chat et de la souris. Multipliant la valeur ironique de l'intrigue, les deux agents doubles se verront chargés de découvrir leur identité respective. Il y aura des retournements tragiques, surtout quand le policier agent double se retrouve soudain incapable de prouver sa véritable identité...

À l'exception de quelques longueurs dramatiques, **Infernal Affairs** étonne et répond aux attentes de n'importe quel amateur de drame policier. Le jeu entre criminels et policiers n'est pas sans rappeler **Heat**, alors que la finale utilise une image qui sera

familière à ceux qui ont vu **L.A. Confidential**. On retrouve dans ce film au moins une demi-douzaine de scènes mémorables, le tout appuyé par une réalisation assurée. Surprise : le film ne s'aventure pas trop souvent dans des scènes d'action, préférant le suspense et les retournements. Qui plus est, la finale ne cherche pas le *happy end* à tout prix, donnant un poids encore plus dramatique aux événements.

Hélas (ou heureusement, selon vos préférences), Hollywood n'est pas resté longtemps insensible à l'impact du film et s'affaire présentement à la production d'un remake intitulé **The Departed**. Tous les espoirs sont permis, cependant, étant donné que Martin Scorsese est aux commandes et qu'il est accompagné de Leonardo DiCaprio, Matt Damon, Mark Wahlberg, Alec Baldwin et Jack Nicholson. Arrivée au cinéma prévue en 2006. Qui vivra verra... mais en attendant, pourquoi se priver du plaisir d'un bon film déjà disponible sur les tablettes de votre vidéoclub ?

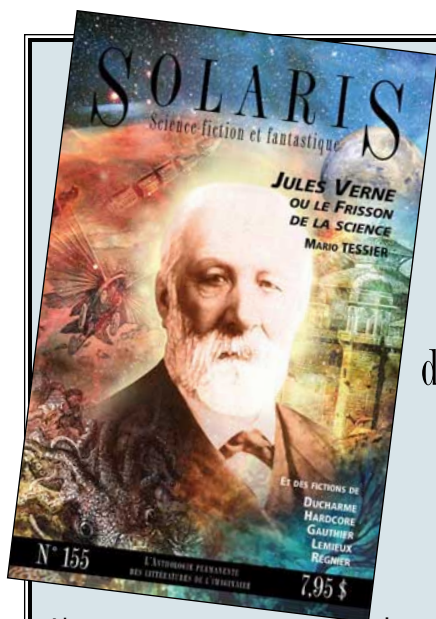
Bientôt à l'affiche

Le cinéma pour adultes disparaît alors que l'été arrive. Si les bandes-annonces du techno-thriller **Stealth** ou de la comédie d'action **Mr & Mrs Smith** promettent beaucoup, qui sait vraiment ce que nous réservent les *blockbusters* de la saison estivale 2005 ? Mis à part une paire de thrillers dont on ne sait toujours rien et dont on peut espérer le meilleur comme le pire (**Red Eye** et **Domino**), il restera toujours l'arrivée en Amérique du Nord du thriller français **Haute Tension**.

En attendant, bon cinéma !

157

■ Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.



Science-fiction
Fantastique
Fantasy

Tous les genres de
l'imaginaire se
donnent rendez-vous
dans

Solaris

Abonnement
(toutes taxes incluses) :

La première revue francophone de
science-fiction et de fantastique en
Amérique du Nord

Québec et Canada : 27 \$

États-Unis : 27 \$us

Europe (surface) : 32 euros

Autre (surface) : 40 \$

Europe (avion) : 35 euros

Autre (avion) : 46 \$

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens, américains**
et en **euros**. On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur **www.revue-solaris.com**

Par la poste :

Solaris : C.P. 5700, Beauport (Québec) Canada G1E 6Y6

Par téléphone : **(418) 525-6890** Par télécopie : **(418) 523-6228**

Autres pays, commandes spéciales, questions, s'informer à :
solaris@revue-solaris.com

Nom : _____

Adresse : _____

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :



ENCORE DANS LA MIRE

de

Martine Latulippe, Norbert
Spehner, François-Bernard
Tremblay

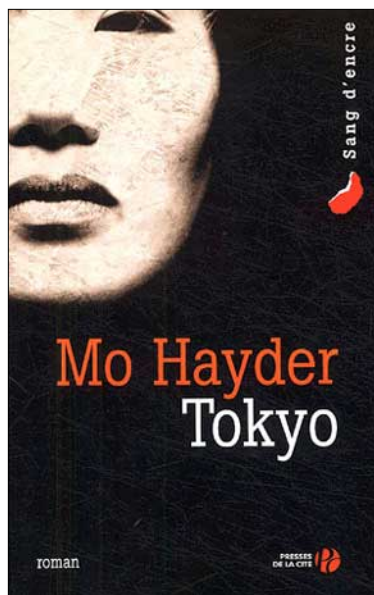
Massacre à Nankin

Bel exemple de synchronicité... Alors que dans l'actualité récente Japonais et Chinois se crêpent le chignon à propos d'atrocités nipponnes (ni mauvaises ?) commises lors du conflit sino-japonais qui a précédé la Seconde Guerre mondiale, *Tokyo*, de Mo Hayder, qui traite du massacre de Nankin en 1937, tombe comme par hasard dans ma boîte aux lettres !

Rappelons d'abord les faits. Comme certains Allemands après la guerre (Les camps ? Quels camps ? Des atrocités ? Quelles atrocités ?), les Japonais souffrent d'une étrange et gênante amnésie collective ou, pire, de révisionnisme aigu. Entre autres, ils ne se sont jamais excusés pour le massacre de près de trois cent mille civils chinois lors du sac de Nankin en 1937. Pendant plus d'un mois, la soldatesque de l'Empire du Soleil Levant s'était livrée à des

exécutions de masse, des tortures innombrables et des viols en série sur une population sans défense. On comprend que les Japonais d'aujourd'hui veuillent oublier cet épisode peu reluisant de leur histoire, mais de là à trafiquer les livres d'histoire et à nier les faits, il y a un pas... qu'ils ont, semble-t-il, allégrement franchi.

Or donc, dans le roman de Mo Hayder, nous faisons la connaissance de Grey (elle n'a pas d'autre nom), une jeune étudiante anglaise, spécialiste du conflit sino-japonais, détentricrice d'un terrible secret, qui débarque à Tokyo pendant l'été de 1990. Son objectif : contacter un Chinois expatrié, le professeur Shi Chongming, qui a été témoin du massacre. Non seulement il aurait vu se commettre un acte spécifique, d'une cruauté inhumaine, mais il aurait en sa possession un film de 16 mm, jamais diffusé, témoignant de ces



tout droit d'un cauchemar de Stephen King. Il y a une intrigue sentimentale complètement tordue, déjantée, malsaine au possible et tous ces protagonistes cachent de terribles, voire d'horribles secrets qui nous seront révélés en temps et lieu, notamment quand le passé rattrapera tous les personnages principaux. En fait, rien ne nous sera épargné dans ce roman qui, selon l'expression convenue, n'est vraiment pas fait pour les âmes trop sensibles.

Magistralement sadique et diablement réussi ! (NS)

Tokyo

Mo Hayder

Paris, Presses de la Cité (Sang d'encre), 2005, 430 pages.



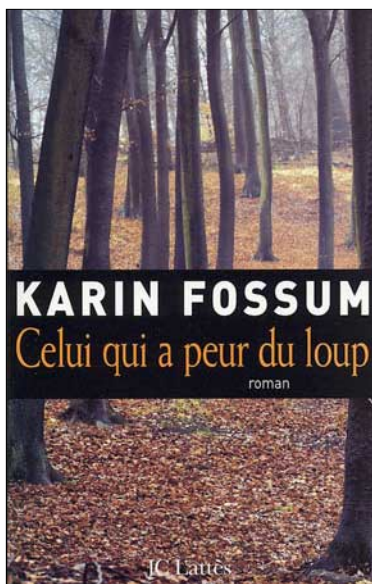
Sa Majesté Karin !

Halldis, une femme âgée qui vit éloignée de tout, est sauvagement assassinée. Erki Johrma, une espèce d'idiot du village, être fragile souffrant de problèmes psychologiques et véritable oiseau de malheur souvent présent sur les lieux des crimes commis dans la région, est aperçu rôdant près de la ferme d'Halldis au moment du drame. Le corps de la victime est à peine refroidi que déjà les soupçons se portent lourdement vers un meurtrier tout désigné : Erki. Pourtant, le commissaire Konrad Sejer a l'impression que quelque chose ne colle pas... Sans compter que la psychiatre d'Erki est persuadée que son patient ne peut tout simplement pas avoir commis ce crime.

Voilà un bref résumé de *Celui qui a peur du loup*, Prix des libraires norvégiens en 1997. Sur la quatrième de couverture, on présente Karin Fossum comme « la reine du crime en Norvège », rien de moins (le *Daily Mail* a été le premier à baptiser l'auteure ainsi et l'appellation a été allégrement reprise depuis !). *Celui qui a peur du loup* est le premier roman de Fossum que je lis et je dois avouer

atrocités. Pour survivre à Tokyo, Grey va travailler comme hôtesse dans un club spécialisé où elle rencontre un étrange vieillard en fauteuil roulant qui s'avère être le puissant yakuza Junzo Fukui, toujours accompagné de Nurse Ogawa, de sexe indéterminé, un personnage monstrueux qu'il ne faut surtout pas regarder ou provoquer. Selon le professeur Chongming, le chef yazuka possède le secret de la longévité. Il fait un marché avec Grey : elle s'arrange pour découvrir le dit secret, en échange de quoi elle pourra visionner le film tant convoité. Mais pour ça, il faudra que Grey pénètre dans l'intimité du puissant gangster et déjoue la surveillance maladroite d'Ogawa.

Le titre original du roman, c'est *The Devil of Nankin*. ... Un titre bien plus éloquent que ce piètre *Tokyo*, pour un roman extrêmement noir, d'une violence et d'une étrangeté totales. La reconstitution des événements de Nankin est magistralement morbide, dangereusement fascinante. Quant aux personnages, ils sortent



qu'il s'agit d'un très bon polar, qui laisse penser que la reine en question n'a pas usuré son titre !

D'emblée, la structure du roman s'annonce mouvante, intrigante, comme si elle épousait l'esprit d'Errki, une pensée qui est tout sauf linéaire. Pourvu de deux intrigues parallèles — d'un côté, un *whodunnit* plus classique ; de l'autre, une situation absurde où un braqueur de banque prend un otage... qui s'avère recherché par la police pour meurtre ! —, le roman se lit d'une traite. Les deux intrigues se rejoignent habilement en cours de lecture, et les personnages, tous marqués par une grande solitude, ont une belle composition psychologique, ils semblent plus vrais que nature. Les scènes décrivant la folie, la psychose, sont particulièrement troublantes, tandis que les diverses descriptions apparaissent souvent comme autant de tableaux que l'on voit nettement.

Karin Fossum présente dans ce roman Konrad Sejer, un inspecteur hanté par la mort de sa femme, un personnage fort mais pourtant

très vulnérable, qui n'est pas sans rappeler le Wallander de Henning Mankell, tant par sa façon de penser que par cette lassitude pesante qu'il semble porter sur ses épaules. Ma principale réserve quant à *Celui qui a peur du loup* tient un peu à Sejer, toutefois, ou plutôt à une idylle naissante de ce dernier, puisqu'on nous refait le coup de l'enquêteur triste séduit par la jolie et intelligente psychiatre... Une impression de déjà-lu ! Autre aspect qui risque de déranger certains mordus de polar : on peut voir venir la fin sans trop de mal... mais personnellement, cela n'a en rien diminué mon plaisir de lecture ! (ML)

Celui qui a peur du loup

Karin Fossum

Paris, JC Lattès, 2005, 365 pages.



Delirium pas très mince !

Ken Bruen est la nouvelle coqueluche des amateurs de romans noirs britanniques dans la veine de Robin Cook et cie. Dans *Delirium tremens*, cet auteur irlandais (né en 1951 à Galway) nous présente son nouveau héros, Jack Taylor, un ancien flic de la *Garda Síochána*, viré pour alcoolisme sévère et parce qu'il avait flanqué son poing sur la gueule d'un politicien mal embouché qui contestait une contravention méritée (moment de jouissance extrême !). Toujours dans la brume mais bardé d'un sens de l'humour aussi blindé qu'un gilet pare-balles, Taylor écume les pubs des quartiers populaires de Galway en y traînant sa misère (c'est un éternel fauché, *of course*) et son mal de vivre. Et, une page sur deux, quand ça n'est pas un paragraphe sur deux, il picole, éclusant des hectolitres de poisons divers, puis dégueule, puis re-picole, puis... Hips ! Excusez-moi... tout en promettant, bien sûr, de s'amender dès que possible. On a même droit à un séjour mémorable dans un centre de désintoxication.

Moi qui ai habituellement une sainte horreur de ces intrigues éthyliques mettant en scène de lamentables épaves au cerveau grillé et dont le foie crie au secours, je me suis surpris à traverser ce livre, et même à y prendre un certain plaisir malgré les vapeurs d'alcool omniprésentes. L'enquête policière se précise quand une femme, assez jolie, supplie Jack Taylor d'enquêter sur la mort de sa fille qui se serait soi-disant suicidée. Entre deux beuveries et milles gueules de bois mémorables, Taylor essaie de mener à bien cette mission qui s'annonce plus délicate, plus surprenante que prévue. Même qu'à un certain moment, Taylor ressent quelque chose qui pourrait être de l'amour...

Une grande partie de l'intérêt de ce livre provient du style de Bruen. *Delirium tremens* est un polar écrit, avec une plume trempée dans le Jameson, peut-être, mais écrit, ça mérite d'être souligné. Par ailleurs, Jack Taylor est un personnage complexe pour lequel on éprouve à la fois attirance et répulsion. On espère donc le retrouver dans une prochaine

(més)aventure, et cela même si ses enquêtes ne sont pas passionnantes outre mesure. Z'auriez pas deux aspirines ? (NS)

Delirium tremens

Ken Bruen

Paris, Gallimard (Série Noire), 2005, 314 pages.

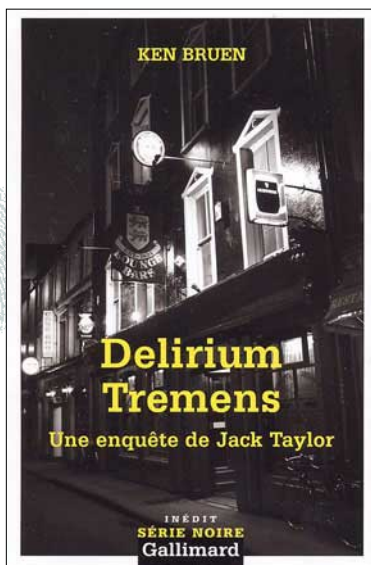


Pour faire écho à Umberto

Le voici, le roman que l'on annonce comme le successeur au trône du *Da Vinci Code*. Il s'agit de *La Règle de quatre*, dont le romancier Nelson DeMille a dit : « Si Scott Fitzgerald, Umberto Eco et Dan Brown s'étaient réunis le temps d'un roman, ils auraient écrit *La Règle de quatre*. » Le faible niveau de modestie accompagnant ce roman est inversement proportionnel au battage médiatique qui a entouré la sortie du livre, l'éditeur Michel Lafon allant jusqu'à imposer aux journalistes un embargo (jusqu'au 7 mars 2005) sur un livre paru en édition originale un an plus tôt !

Le Songe de Poliphile, c'est la seule chose vraie qui existe dans ce roman. Chef-d'œuvre de Manuce, *l'Hypnerotomachia poliphili* du moine Francesco Colonna, un dominicain, est constitué de 234 feuillets comprenant 171 gravures évoquant l'art des jardins, les fêtes de cour et des scènes érotiques. Il est considéré comme le plus beau livre de la typographie occidentale et François 1^{er}, Charles Quint, Philippe II ainsi que Henri VIII auraient possédé leur propre exemplaire des cinq cents publiés. Le livre est un peu énigmatique en tant que tel puisqu'il est écrit dans une langue qui mélange le latin et l'italien, parsemée d'hébreu, de grec, d'arabe et même d'hiéroglyphes. Quant à l'auteur, il fut démasqué lorsqu'on découvrit l'acrostiche formé par les premières initiales de chacun des chapitres : « Frère Francesco Colonna aime Polia d'un grand amour ».

Princeton. L'année tire à sa fin et il est temps pour les finissants de remettre leur thèse. Dans



une des résidences du campus, quatre amis vivent au rythme des découvertes que deux des leurs font sur *l'Hypnerotomachia Poliphili*. Paul et Tom se vouent jour et nuit à des recherches intenses sur ce manuscrit italien datant de la renaissance, éblouissant au passage la vie de plusieurs sur le campus. Mais effrayé par les pouvoirs incroyables du livre, ayant peur de connaître le même sort que son père, un chercheur qui a passé plus de temps auprès d'un livre que des membres de sa famille et qui en est mort, Tom laisse Paul seul à ses recherches au moment où ce dernier fait des découvertes hallucinantes... et d'autres plus horribles. À la veille de déposer ses travaux, Paul trime encore sur le dernier code qui lui permettra de mettre à jour le mystère entourant un des plus grands livres de l'histoire. Jusqu'à ce jour, personne n'a encore réussi à percer ses énigmes. Les professeurs et étudiants qui s'y sont consacrés deviennent si obsédés par ses révélations qu'ils finissent par se déconnecter complètement de la réalité. Mais l'histoire bascule quand un collaborateur de Paul, un bibliothécaire, est assassiné.

Pourquoi la règle de quatre ? Parce que les codes pour déchiffrer *Le Songe de Poliphile* fonctionnent avec le chiffre 4, parce que les protagonistes sur qui repose l'histoire sont au nombre de 4, et que ce roman est écrit à quatre mains... et d'autres choses, peut-être. Enfin, toutes ces réponses. L'énigme que proposent les deux auteurs américains est intéressante, mais il faut de la patience pour y arriver. En fait, il faut aux deux auteurs près de 150 pages (sur 367) de mise en place avant de proposer un peu d'action. À partir de ce point, on plonge littéralement dans cet univers de franche camaraderie universitaire en compagnie de Tom, le narrateur qui joue fréquemment avec la vitesse de son récit qui apparaît souvent en flash-back. Ces derniers servent bien à nous faire découvrir l'histoire de *l'Hypnerotomachia poliphili* et de toutes les recherches passées et présentes qui ont entouré le livre.



C'est l'écriture efficace et bien structurée des jeunes auteurs qui a attiré mon attention, bien au-delà de tout le bruit médiatique qui a entouré le roman et qui, à mon avis, est exagéré. Car au bilan, que reste-t-il ? Un bon roman doublé d'une bonne intrigue, certes, mais rien qui réinvente la littérature. Il reste que les inconditionnels du *Da Vinci code* et du *Nom de la rose* y trouveront leur compte. (FBT)

La Règle de quatre

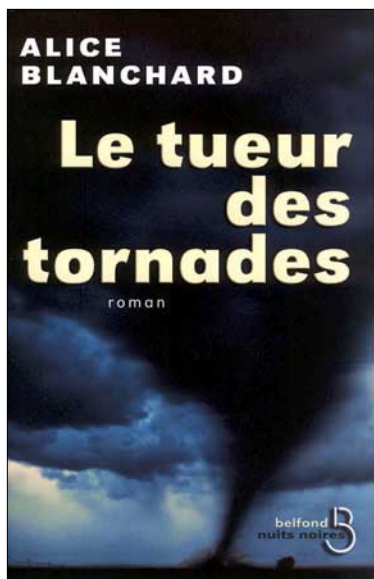
Ian Caldwell et Dustin Thomason

Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2005, 367 pages.



Tempête de clichés !

Je les appelle les *polars-gadgets*. Ils surfent sur l'air du temps, avec des thèmes convenus, rebattus, comme par exemple les histoires de *serial killers*, les avocasseries, le coupable innocent, le meurtre maquillé en suicide et autres airs connus. On y trouve beaucoup de



coïncidences heureuses, des *deus ex machinas* en veux-tu en voilà, et leurs intrigues sont à peu près aussi crédibles que les promesses de nos politiciens tous partis confondus. Beaucoup sont écrits par des avocat(e)s (mais où trouvent-ils le temps ?), de préférence américains. On les lit d'une traite, sans se casser la tête et, quelques heures après notre lecture, on les a oubliés ou on les confond avec ceux lus à un autre moment. Bref, ce sont des objets de consommation, des passe-temps, des bouquins de plage. Sans plus. Ceci étant dit, il y en a des bons, des moyens et des exécrables... *Le Tueur des tornades*, de la très américaine Alice Blanchard, se situe quelque part entre les moyens et les bons !

Nous sommes en Oklahoma, un état dans lequel la chasse aux tornades est devenue un loisir d'État, au même titre que l'ornithologie ou la cueillette des champignons, mais en plus dangereux, on en conviendra. Après une tempête dévastatrice qui s'est abattue sur un coin de pays (quelqu'un peut-il m'expliquer pourquoi il y a *toujours* des habitations sur la

trajectoire des tornades et cela malgré la taille immense du territoire ?), le bilan est lourd. Une famille est retrouvée morte dans les décombres de sa maison. Mais sur place, le shérif Charlie Grover constate que les dépouilles portent de bien étranges blessures. L'autopsie va révéler que tous ont perdu la vie empalés sur des débris... que quelqu'un a pris soin d'aiguiser comme des couteaux. Dans la bouche de chaque cadavre, une dent a été arrachée et remplacée par une autre d'origine inconnue.

Quand le shérif apprend que des décès semblables, tous reliés à des tornades, ont été signalés au Texas, il réalise qu'il a affaire à un tueur en série qui s'y connaît en météo, un spécialiste extrêmement doué, capable de prévoir la formation et la trajectoire de ce phénomène naturel pourtant réputé imprévisible. Pour traquer ce tueur un peu spécial, Grover doit faire appel à des chasseurs de tornades, des passionnés assez fous pour se jeter au cœur des tempêtes. C'est là toute l'originalité de cette histoire.

Il est clair que la romancière a privilégié l'action. Le rythme est soutenu, le vent souffle fort et, par moments, ça décoiffe ! Par contre, la psychologie des personnages est à peine esquissée. L'élément technique est intéressant sans être envahissant. Malgré cela, on n'y croit pas une seconde et il n'est pas très difficile d'identifier le coupable dont les motivations relèvent du cliché extrême : le pauvre *serial killer* battu par un méchant papa veut se défouler ! Alors, il tempête... Mais ça n'est jamais que du vent. Mais j'y pense... En 1991, Anne Wingate avait publié un polar intitulé *The Eye of Anna* dans lequel il était question de l'ouragan Anna dévastant une petite ville côtière du Texas. Parmi les décombres, des cadavres, mais tués d'étrange façon... Mais il est vrai qu'au Texas, les tornades, tempêtes et autres ouragans sont des phénomènes fréquents. Alors, on n'insistera pas... (NS)

Le Tueur des tornades

Alice Blanchard

Paris, Belfond (Nuits noires), 2005, 374 pages.

**Photo finish et autres clichés !**

Le suggère à nos piêtres politiciens, plus souvent occupés à vider nos goussets qu'à les remplir, de voter un beau jour une loi utile, dite *de salut public*, qui obligerait tous les polardeux tâcherons de ce monde et du Québec, à lire, au moins une fois dans leur petite vie, les deux premiers chapitres ou les vingt premières pages d'un roman de Harlan Coben, histoire de leur apprendre ce qu'est le *hook*, l'hameçon, c'est-à-dire ce petit quelque chose de terriblement efficace qui piège le lecteur et l'oblige à continuer sa lecture même s'il est deux heures du matin ! Comprendons-nous bien... Harlan Coben écrit des *polar-gadgets* (voir ma critique du *Tueur des tornades*), mais ils sont souvent excellents, les

meilleurs dans cette catégorie. Qu'on en juge...

Grace Lawson, heureuse en ménage depuis dix ans, récupère des photos de famille qu'elle a fait développer. En ouvrant le paquet, elle découvre, insérée dans les clichés récents, une photo vieille de vingt ans, sur laquelle elle reconnaît son mari. Qui a glissé cette photo dans le paquet et pourquoi ? Mystère... Intriguée, elle la montre à son compagnon et là, tout bascule. Monsieur prend ses grands airs, claque la porte, monte dans sa voiture et disparaît. À partir de ce moment, la vie de cette ménagère sans histoires va sombrer dans le cauchemar.

En maître habile du suspense, Coben distille l'information goutte à goutte en prenant soin de constamment relancer l'attention. Au fil des chapitres, alors que Grace tente de comprendre ce qui se passe, vont se succéder des traques, des disparitions, des assassinats. Évidemment, tout cela est lié à quelque chose qui est arrivé dans le passé. Pour le lecteur éberlué, c'est un véritable parcours du combattant qui l'attend, à travers une intrigue de plus en plus complexe, un peu emberlificotée par moments, avec beaucoup (trop) de personnages, dont un tueur sorti tout droit d'une BD trash. Pour une fois, la finale (point faible de nombreux récits de ce type) est plutôt réussie, le romancier ménageant une dernière révélation, un dernier coup de théâtre plutôt inattendu, dans la grande tradition de ce genre d'intrigue. Pour passer un bon moment sans trop se casser la tête. Mais ça prend du souffle... (NS)

Juste un regard

Harlan Coben

Paris, Belfond, 2005, 396 pages.

**Salut Galarneau !**

De retour d'un congrès une journée plus tôt que prévu, Pierre Vaugois décide, sans



prévenir sa femme de son arrivée, de filer tout droit au bar de danseuses comme il le fait régulièrement avant de rentrer à la maison — son couple ne va pas bien depuis longtemps. Mais il se trouve qu'elle est justement là, sa femme. Oui, juste là, sur la 116 avec sa vieille Ford tempo blanche dont l'aile avant droite est toute cabossée. Mais, ma parole ! pourquoi est-elle aussi loin de la maison et pourquoi rentre-t-elle dans ce parking du Motel Riviera ? Pierre, qui commence à être inquiet, décide de la suivre mais garde tout de même ses distances. Sa femme a-t-elle une vie en dehors de lui ? Y a-t-il deux Ford Tempo blanches avec l'aile droite cabossée dans la ville de... ? Impossible. Ça ne peut pas être elle ! Mais si. Surprise ! Tel est pris qui croyait prendre et Pierre Vaugois comprend qu'il est cocu en voyant ce type au crâne dégarni qui descend de la bagnole et va cueillir à la réception la clé de la chambre d'hôtel. Décidant d'espionner le couple adultère, Pierre se stationne plus loin, près de l'autoroute — en

cette soirée de brouillard et de pluie, il va causer par mégarde un carambolage monstre au moment où le couple repart vers une autre destination. Ne voulant pas perdre de vue la Tempo de sa femme, Pierre Vaugois commet un délit de fuite et ne se doute pas qu'à partir de ce moment, sa nuit va se transformer en enfer.

Les éditions JCL ont une fois de plus eu l'œil juste en misant sur ce premier roman de Gérard Galarneau. L'auteur, malgré une histoire plutôt banale, possède l'art du romancier populaire dans sa plus pure tradition, ce qui est rare. Si le procédé fonctionne, il y a tout de même quelques irritants. D'abord, faisons remarquer qu'une Ford Tempo n'est sûrement pas une voiture sous-compacte, ce qu'on répète peut-être dix fois dans le livre. Puis il y a beaucoup de répétitions inutiles de termes — *crachin* est employé pas loin d'une vingtaine de fois. Enfin, notons que le personnage de la jeune première en fait un peu trop — cette jeune policière qui sort de Nicolet est trop perspicace avec les seuls éléments qu'elle a en main —, n'est pas Hercule Poirot qui veut et cette *facilité* agace à la longue.

Mais qu'importe, le suspense est haletant et on veut traverser le roman d'un bout à l'autre sans vouloir être dérangé. (FBT)

Motel Riviera

Gérard Galarneau

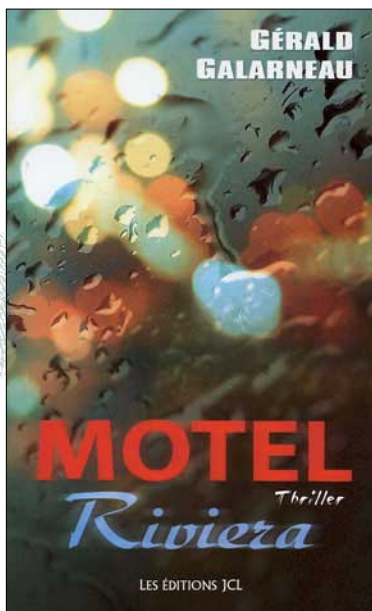
Chicoutimi, JCL (Couche-tard 18), 2005, 260 pages.



Match show

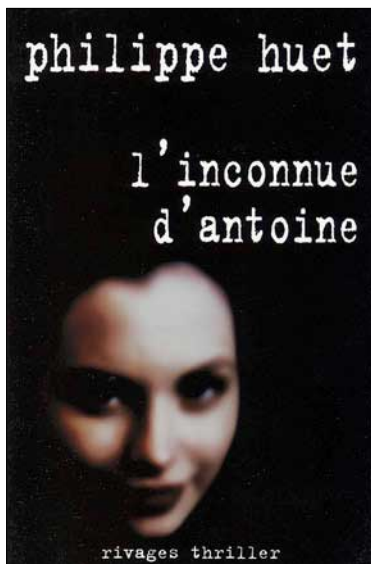
Philippe Huet est un ancien journaliste amoureux de littérature. Il a publié des romans noirs de style *simenoniens* qui se déroulent toujours au Havre et dans ses environs.

Fred est un prérétrahé du journalisme. Malgré la soixantaine — qu'il ne fait pas —, les femmes le trouvent toujours très séduisant. Comme Viviane, une jeune, riche et belle femme mariée de qui il est l'amant depuis



déjà plusieurs années. Mais Fred s'ennuie. Il décide de s'adonner au *bookcrossing*, cette activité qui consiste à abandonner volontairement dans un lieu public un roman que l'on a aimé pour en faire profiter quelqu'un d'autre. Fred choisit ce jour-là un roman d'Antoine Blondin que lui et Max, son ami récemment décédé, ont toujours aimé : *L'Humeur vagabonde*. La demoiselle qui le ramasse n'est pas sans rappeler à Fred Delmany un amour de jeunesse qui a mal tourné : elle s'appelait Brigitte. Il décide de suivre celle qu'il surnomme l'inconnue d'Antoine (Blondin) à travers la ville du Havre. Fred suivra cette inconnue et sa sœur jusque dans un des quartiers les plus délabrés de la ville, où elles répètent avec une troupe de comédiens populaires dirigée par Gabriel Pignol, une vieille connaissance de Fred. Afin de se rapprocher de celles qu'il aime épier, Fred, à la demande de Pignol, s'engage comme souffleur dans la troupe de théâtre. La mort de la belle Viviane, assassinée par son mari jaloux à Cuba, vient cependant brouiller les cartes alors que les flics débarquent au théâtre pour questionner le beau Fred. La présence de la police semble embarrasser Pignol et les deux sœurs, qui n'oublieront pas d'entraîner avec eux un Fred Delmany qui aurait mieux fait de rester dans les beaux quartiers de la ville.

Roman d'atmosphère. Roman sur la mélancolie, roman de l'homme qui refuse de vieillir et qui doit sans cesse combattre l'ennui et le décès des proches, de même que le quotidien qui rappelle inévitablement le passé sur lequel l'être se rabat. C'est aussi une belle écriture dans un cadre pittoresque, mais qui devient vite noire — l'auteur nous y plonge à pied joint vers la fin. *L'Inconnue d'Antoine* apparaît aussi comme un roman un peu machiste. Histoire d'homme dans la soixantaine qui se tape constamment des jeunes femmes, fatales inévitablement, en manque de sexe, fantasme d'homme vieillissant qui désire combattre les apparences... Et il y a ce mythe



de la femme énigmatique, qui sonne un peu cliché dans tout ce décor, quand même adorable et d'une rare sensibilité. (FBT)

L'Inconnue d'Antoine

Philippe Huet

Paris, Rivages (Thriller), 2004, 197 pages.



Sur une fausse note !

L'abbé Poitevin est retrouvé mort juste avant l'office qu'il devait présider. Fierté des résidents de Saint-Louis-en-l'Île (Paris), l'église attirait chaque dimanche, depuis un certain temps, le Tout-Paris. Loin d'être la cathédrale Notre-Dame, Saint-Louis-en-l'Île se distinguait par un abbé possédant un grand talent d'orateur et par l'extraordinaire musique de la nouvelle jeune violoniste qui venait de s'y installer. Plusieurs visiteurs arrivaient d'ailleurs plus tôt pour profiter du récital. L'ancienne élève du conservatoire, Julie, très douée, a préféré faire vibrer les cordes tendues de son nouvel instrument dans une église plutôt que

de poursuivre un enseignement qui ne lui valait plus que jalousie de la part de ses collègues et de ses professeurs. Et tout ça à cause du son de *la pucelle*. *La pucelle*, c'est le nom que porte le Stradivarius de Julie. Un violon qui lui a été offert par un artiste peintre parisien. Mais qui est donc cet artiste qui offre de si généreux cadeaux ? Pourquoi l'ex petit copain de Julie, un voyou, apparaît-il soudainement partout ? Pour l'inspecteur Mercier, le meurtre de l'abbé Poitevin ne sera pas facile à résoudre. En plus, il y a Dédé qui vient de s'évader de prison et qui a promis de faire la peau à Gisèle, la jolie prostituée et indic. Mais au-delà de tout ça, tout le monde semble être tombé amoureux de Julie et du son de l'instrument qu'elle manie avec le plus grand talent. Quand même le commissaire divisionnaire semble envoûté, on comprend qu'il y a bien des pistes à suivre.

Les Violons du diable a reçu en 2005 le Prix du Quai des Orfèvres fondé en 1946 et

destiné à couronner chaque année le meilleur manuscrit policier inédit présenté par un écrivain de langue française. Bon an mal an, le prix récompense des œuvres... inégales. À preuve, l'œuvre de Sylvie M. Jema, la récipiendaire de l'an dernier, était bien supérieure à celle de cette année. Il ne faut pas se le cacher, dans le cas du roman de Jules Grasset, le travail d'édition a été fait à moitié. L'auteur prend le mauvais pli de donner trop d'importance à des personnages (secondaires) dont il oublie l'existence par la suite. C'est le cas de Pignol, par exemple, dont on ne sait trop s'il est le personnage central ou un simple adjoint et qu'on ne revoit plus du livre par la suite. Puis il y a cette fin abrupte dans laquelle le lecteur se sentira un peu floué — le commissaire aurait dû venir régler des comptes.

Remarquez, ces commentaires n'enlèvent rien à l'écriture tout à fait agréable de ce roman dont les maladresses, toutefois, laissent des marques. (FBT)

Les Violons du diable

Jules Grasset

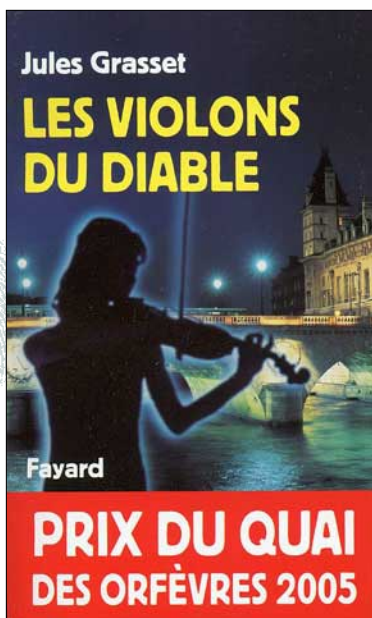
Paris, Fayard, 2004, 251 pages.

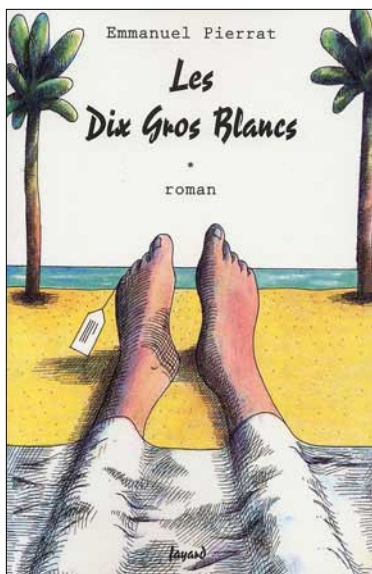


Dix petits nègres

Emmanuel Pierrat est avocat. Il a beaucoup publié : des fictions (*Le Dilettante*), des essais sur l'édition, des dictionnaires et des essais sur la sexualité, et un nombre important d'ouvrages juridiques. Avec son titre façon Agatha Christie (*Dix petits nègres*), *Les Dix gros blancs* se présente avant tout, tant par sa jaquette que par son titre, comme un polar humoristique.

Moustique. Une île privée des Caraïbes où il ne fait pas très bon vivre depuis quelque temps, surtout si vous êtes une vedette. En effet, après Mick Jagger, c'est David Bowie que l'on retrouve raide mort... juste avant de buter sur le cadavre d'Elton John. Mais il y en a d'autres qui sont présents, comme





Lou Reed et Laurie Anderson. Comme il n'y a pas vraiment de police sur l'île et que cette dernière est isolée du reste du monde en raison d'un ouragan, tout le monde se met à paniquer. Surtout le personnel, des métis et des Noirs qu'exploitent les riches stars de Moustique. Seul Prosper Boniface, le médecin originaire de la Guadeloupe, semble vouloir s'improviser inspecteur. À l'aide de vieux livres de médecine légale datant du début du siècle, il commence son travail, autopsiant ici et là et menant son enquête petit bout par petit bout jusqu'à la résolution de l'affaire.

Outre l'île isolée et les morts, rien à voir avec le talent d'Agatha Christie. Le roman d'Emmanuel Pierrat me fait plus penser aux histoires du personnage de Peabody (Le serpent à plumes) et, encore là, le personnage créé par Patrick Boman possédait une certaine originalité, contrairement aux *Dix Gros Blancs*.

En fait, ce roman rate sa cible de plusieurs mètres et s'il s'annonce d'abord comme un roman humoristique, le contenu a peine à nous tirer un sourire. Côté polar, c'est le désastre.

L'auteur préfère raconter le passé de cette île des Caraïbes plutôt que d'installer un suspense qui ne vient pas ou qui fuit dès le deuxième chapitre. Côté intrigue, là aussi on repassera, Pierrat révélant maladroitement le coupable un peu avant la fin du roman.

C'est à se demander comment Fayard peut encore laisser passer ce genre de roman. Faudra voir comment Patrick Raynal, qui a quitté la Série Noire pour venir relancer la collection « Fayard noir », saura s'entourer et prendre ses appuis afin que le polar qui s'y publie soit d'un niveau plus décent. (FBT)

Les Dix gros blancs

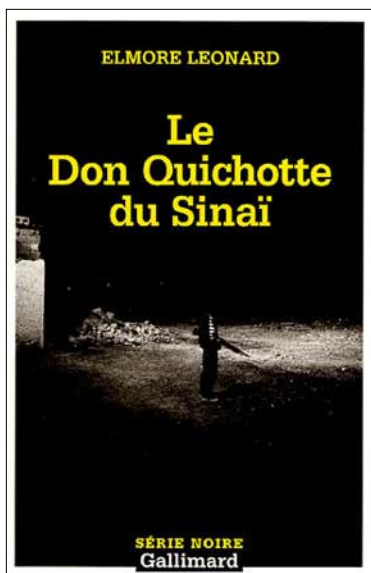
Emmanuel Pierrat

Paris, Fayard, 2005, 207 pages.



Banzaï au Sinaï

Âgé de 80 ans, Elmore Leonard vient de publier *The Hot Kid*, son 40^e roman, une histoire de gangsters se passant dans les années 30. En même temps, en traduction, la Série Noire réédite d'anciens titres comme *Homme Inconnu no 89* et *Le Don Quichotte du Sinaï*, devenus introuvables, alors que chez Rivages on nous propose un roman inédit, *Tishomingo Blues* et un recueil de nouvelles intitulé *Quand les femmes sortent pour danser*. Avant de se consacrer au polar, Elmore Leonard a d'abord été un auteur de westerns mémorables (5 étoiles !) comme *Hombre* et *Valdez is coming*, adaptés de façon magistrale au cinéma par Martin Ritt et Edwin Sherin respectivement. De grands moments de cinéma ! Un critique du *Publishers Weekly* a dit des récits de ce vétéran qu'ils étaient de qualité comparable à ceux d'Ernest Hemingway, qu'il écrivait de meilleurs dialogues que George V. Higgins, bref que c'était un des meilleurs auteurs de polars américains vivants. Outre ses westerns, plusieurs récits policiers de Leonard ont été adaptés à l'écran, notamment par Quentin Tarantino. Ceci étant dit, question d'univers,



d'ambiance, je n'ai jamais été très emballé par les polars d'Elmore Leonard. Ces livres sont peuplés de petits truands minables, combinards, dont les pérégrinations criminelles me laissent plutôt froid. Heureusement, l'action ne manque pas, les dialogues (sa marque de commerce) font mouche et une fois embarqués dans le récit, on ne regrette pas sa lecture.

Dans *Le Don Quichotte du Sinaï*, un roman d'à peine 200 pages, Elmore Leonard nous propose un récit d'aventures qui ressemble beaucoup à un western, sauf que ça se passe de nos jours et que le désert du Negev a remplacé les étendues arides de l'Arizona ou du Nouveau-Mexique. À la veille de prendre sa retraite, angoissé par cette perspective peu réjouissante, le sergent Davis, du corps des Marines, un soldat d'élite et homme d'action, se trouve mêlé à une sombre magouille impliquant quelques gangsters et de grosses sommes, le tout sur fond d'intrigue sentimentale. Poursuites, bagarres et fusillades se succèdent jusqu'au final explosif, le tout mené à un rythme d'enfer. Pas de grandes

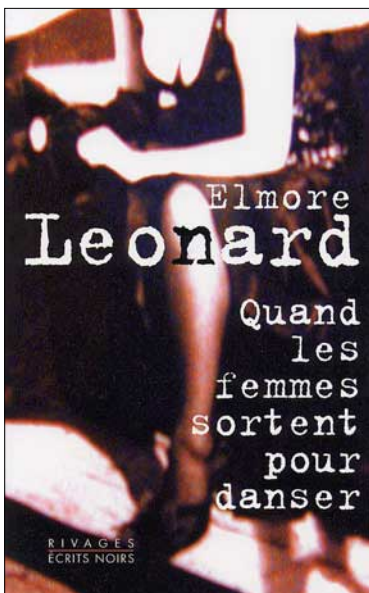
considérations sociologiques ou psychologiques pour retarder une intrigue strictement bâtie comme un scénario de film et entièrement tournée vers l'action. Ça se lit vite (évidemment), on passe un bon moment et voilà ! De la lecture de divertissement, dans la plus pure tradition du genre.

Elmore « Dutch » Leonard sait raconter une histoire. Pour apprécier toute l'étendue de son talent de conteur et la diversité de son inspiration, on peut aussi lire neuf de ses récits regroupés dans *Quand les femmes sortent pour danser*, qui contient des histoires criminelles, des récits westerns et des nouvelles « hors » genre comme « Traîner au Buena Vista ». Le dernier texte, intitulé « Tenkiller » est un mini-roman dont le héros, cascadeur de son état, a quelques problèmes dans ses rapports amoureux. Bref, du concentré de Dutch à son meilleur ! (NS)

Le Don Quichotte du Sinaï

Elmore Leonard

Paris, Gallimard (Série Noire), 2005, 204 pages.

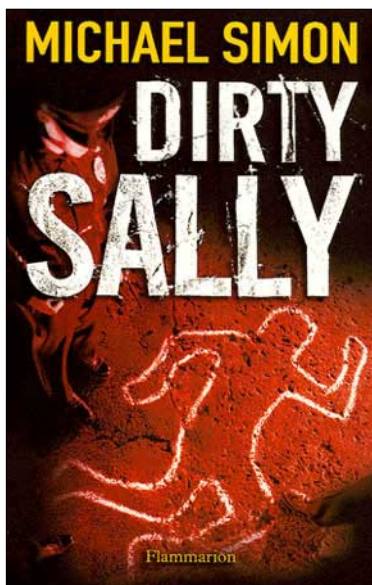


Quand les femmes sortent pour danser
Elmore Leonard
Paris, Rivages (Écrits noirs), 2005, 192 pages.



Michael Simon : un émule de James Ellroy

Commençons par l'énoncé d'un paradoxe : ce roman n'est pas mauvais, bien au contraire, mais il nous laisse pourtant sur notre faim. Dans *Dirty Sally*, de l'Américain Michael Simon, on a un début sur les chapeaux de roue, un personnage principal comme on les aime, de l'action, de l'action et encore de l'action, un brin de romance bien intégré à l'ensemble, bref tout ce qu'il faut pour satisfaire le client. Mais, et c'est là que le bât blesse, on a aussi une nette impression de déjà lu. Si vous êtes un amateur de roman policier occasionnel seulement, vous avez toutes les chances de beaucoup apprécier ce roman. Ce sera moins le cas si vous êtes un amateur assidu, car alors vous ne serez guère surpris.



Une prostituée inconnue (*Dirty Sally*) est assassinée dans des conditions atroces, un jeune militant des droits civiques est écrasé par un autobus municipal dans un accident qui sent le traquenard, Dan Reles, un flic intègre et curieux, mène l'enquête et se heurte à un establishment hostile, alors que la panique s'installe dans les hautes sphères du pouvoir. Il me semble qu'on a là un scénario assez convenu, à quelques variantes près. Dan Reles étant du genre cabochard, prêt à souffler sur les braises, on sait que son enquête sera pleine d'embûches, que des flics corrompus lui mettront des bâtons dans les roues et que tout sera pour le mieux dans le pire des mondes. Et le dénouement est surprenant, pour ne pas dire frustrant. Seule note vraiment originale : l'action de ce thriller noir se passe à Austin, au Texas ce qui a fait dire à James Ellroy, le mentor de cet auteur, que Michael Simon avait fait pour le Austin des années 80 ce que lui-même avait entrepris pour le Los Angeles des années 50.

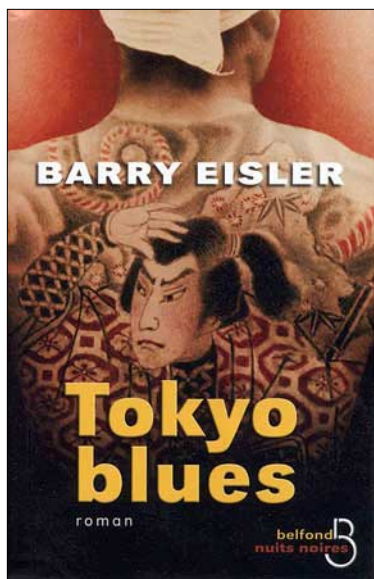
Michael Simon est un ancien acteur devenu dramaturge qui a également travaillé pendant cinq années en tant qu'officier chargé du contrôle judiciaire au Ministère de la justice d'Austin. James Ellroy en a fait son poulain et ce nouveau venu dans le monde du polar américain s'est retrouvé sur les listes des bestsellers dès son premier roman. (NS)

Dirty Sally
Michael Simon
Paris, Flammarion, 2005, 326 pages.



Barry vaut bien une messe

Tokyo Blues, de Barry Eisler, met le lecteur dans une position bien embarrassante... En effet, John Rain, le personnage principal de ce récit, est un tueur à gages spécialisé dans les morts naturelles. En tant que lecteur, nous allons donc « sympathiser » un peu, beaucoup, malgré nous avec un criminel qui



a un tableau de chasse impressionnant et qui est la terreur des gangsters sadiques, des politiciens véreux, des agents doubles, troubles, et autres lie de la société. Moyennant rémunération, vous pouvez engager Rain pour éliminer quelqu'un. Votre cible (toujours une crapule) aura un accident. Les flics n'y verront que du feu. Mais attention... John Rain a des principes : il ne tue ni femmes ni enfants. Son ex-petite amie, dont il a tué le père, le décrit ainsi : « J'ai compris qui tu étais. Tu ne fais pas partie du monde réel. Du moins pas tel qu'il est pour moi. Tu es une sorte de fantôme, une créature condamnée à vivre dans l'ombre. Et je me suis aperçue que quelqu'un comme ça ne méritait pas la haine ».

Après les événements dramatiques survenus dans *La Chute de John R.*, premier roman de la série, Rain a décidé de prendre sa retraite. Mais, air connu, son passé le rattrape, il a des dettes. La mafia japonaise et la CIA, ses anciens employeurs, se rappellent à son bon souvenir. Sa nouvelle cible désignée est Murakami, un terrifiant yakuza expert en

combats mortels. Adapté à l'écran, nul doute que *Tokyo Blues* ressemblerait à un hybride de film noir et de kung-fu. John Rain est un homme d'action qui nous entraîne sur son champ de bataille favori : les ruelles obscures de Tokyo, ses avenues grouillantes, ses bars à hôtesse et autres lieux de perdition exotiques. Il y rencontrera un nouvel amour en la personne de Naomi, une métisse aux yeux verts.

Au menu, bagarres, poursuites, rendez-vous secrets, fréquentations douteuses, complots et duel final entre deux experts du combat à main nue. On ne s'ennuie pas, mais la morale, on la cherche encore, car Rain, faisant fi de ses « principes » sacrés, élimine une femme ! Notons que *La Chute de John R.* est disponible en édition de poche, chez Pocket. (NS)

Tokyo Blues

Barry Eisler

Paris, Belfond (Nuits noires), 2005, 388 pages.



En fait, pas grand-chose !

Andréa Camilleri est Sicilien d'origine. Il a pratiqué les métiers de metteur en scène, de réalisateur de télévision et de scénariste. C'est tardivement qu'il s'est fait connaître comme romancier, entre autres avec sa série des enquêtes du commissaire Montalbano. Fayard présente ici son tout premier roman écrit entre 1967 et 1968, mais qui fut publié seulement en 1978. Mal diffusé, il est réédité en 1998. Il s'agit de sa première traduction en langue française.

Le vieux Vito mène une existence paisible plutôt solitaire. Propriétaire d'un petit poulailler qui lui permet de s'arracher une vie de misère, seul son vieux copain Masino, le tenancier du bar de la petite bourgade sicilienne où il vit, a sa confiance. Mais la journée où il essuie deux coups de feu sur le pas de sa porte, la vie de Vito bascule. Qui peut bien en vouloir à cet être déjà solitaire et isolé ? L'adjudant

Corbo, lui, n'hésite pas à recouper les coups de feu entendus en pleine nuit avec le cadavre d'un berger retrouvé le même jour.

Ce roman d'Andréa Camilleri n'est pas facile d'approche. Dès les premières pages, on se bute à un parlé régional pas facile du tout et à des expressions pour lesquelles le lecteur possède bien peu de référents. L'histoire est assez banale et renferme peu des qualités recherchées dans un polar. L'intrigue est là, mais l'auteur nous en détourne constamment pour mieux nous la remettre sous le nez tout à coup, et le suspense n'est efficace qu'à la fin, quand on nous amène enfin le dénouement.

Dans une postface intéressante, Camilleri nous apprend que ce roman a constamment été repoussé de publication en publication pour des raisons de changement de collection, d'intérêt soudainement moindre des éditeurs, bref pour toutes sortes de *bonnes raisons* (sic) qui n'avouent pas, en fait, que ce texte n'était peut-être tout simplement pas assez bien

pour être publié. Et ce même si on en a tiré une adaptation en trois épisodes pour la télévision en 1978, réalisée par Pino Passalacqua et intitulée *La Main sur les yeux*.

Il faut donc voir ce roman comme un document inédit et intéressant pour les fans inconditionnels de Camilleri, qui en seront quittes pour une courte préface et une postface bien éclairante sur les ambitions de ce « premier essai ». (FBT)

Le Cours des choses

Andréa Camilleri

Paris, Fayard, 2005, 159 pages.

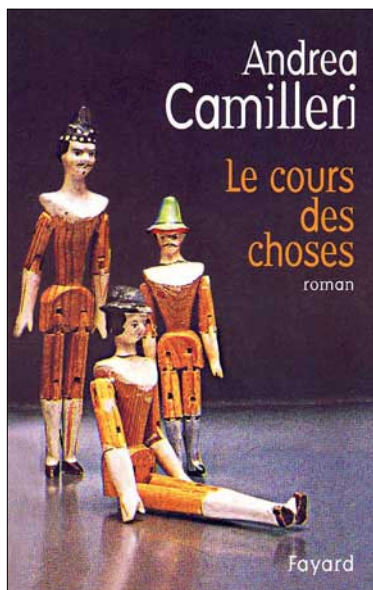


Si vous cherchez des histoires...

Roland Lacourbe est un de mes anthologistes favoris. Aux éditions de l'Atalante, dans la collection « Insomniaques et ferroviaires », il a fait paraître *25 histoires de chambres closes*, une antho exemplaire et inégalée, *30 recettes pour crimes parfaits*, susceptible de vous donner des idées noires (mais pratiques), *Eaux mystérieuses et mers infernales*, *20 défis à l'impossible* et, dans la même veine que cette dernière, *Vingt pas dans l'insolite* qui, dans la logique tordue du titre, comporte 21 récits.

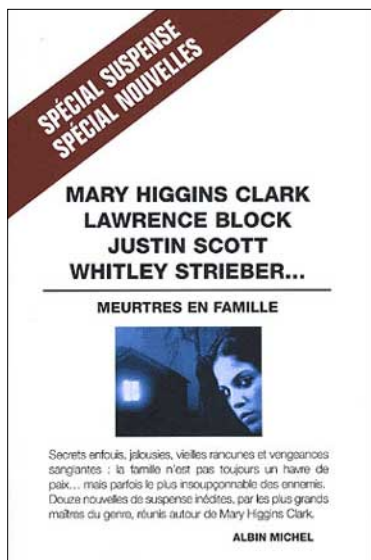
Le livre est divisé en quatre grandes parties : aux frontières de l'irrationnel, chez les magiciens, l'ange du bizarre, passés improbables et futurs incertains, parties séparées par un entracte. Le dit entracte est une nouvelle de J. Barine (pseudo de Paul Gayot et Pascal Dourcy, membre de l'OuliPoPo) dans laquelle l'auteur va transgresser systématiquement les vingt règles de Van Dine afin de concevoir *scientifiquement* la plus mauvaise nouvelle policière jamais écrite ! Avec bien entendu un rappel des fameuses règles et des commentaires de l'auteur.

Ces excursions dans l'insolite, où le fantastique ne semble jamais bien loin, sont autant de tours de force parce que leur originalité



est que leurs auteurs donnent toujours une explication *rationnelle* à des événements bizarres, incongrus ou fantastiques. C'est ainsi que j'ai (re)découvert avec plaisir la nouvelle d'Helen McLoy, « Le Miroir obscur » (dont on a fait un roman par la suite) et sa curieuse résolution. Comme toute anthologie de bonne tenue, le choix des auteurs est varié avec présence obligatoire de quelques auteurs-fétiches de Lacourbe : John Dickson Carr, Paul Halter, Edward D. Hoch, Joseph Commings (deux récits), René Reouven et quelques autres. Petit supplément fort apprécié : avec Lacourbe, les récits sont *encadrés*, les auteurs et les textes présentés, alors qu'une bibliographie vient compléter le tout, comme il se doit.

Meurtres en famille est la sixième anthologie thématique regroupant douze nouvelles à suspenses inédites et publiée par les auteurs appartenant à la Adams Round Table (dirigée par Mary Higgins Clark). On se souviendra que depuis quinze ans, Mary Higgins Clark réunit chaque mois les plus grands maîtres américains du suspense chez Adams, le célèbre restaurant new-yorkais, afin d'imaginer les intrigues les plus machiavéliques (on me dit qu'ils ont changé de resto depuis...).



Ici, réunis autour de M^{me} Clark, on retrouve Lawrence Block, Stanley Cohen, Dorothy Salisbury Davis, Mickey Friedman, Joyce Harrington, Susan Isaacs, Judith Kelman, Warren Murphy, Peter Straub, Whitley Strieber et Justin Scott. Avec au sommaire des spécialistes de l'horreur comme Strieber ou Straub, la vie de famille risque d'être mouvementée et on peut être certain que ça va saigner ! Contrairement à l'antho de Lacourbe, celle-ci est toute nue : aucune présentation ni des auteurs ni des textes avec juste une maigre et inutile intro de M. H. Clark. Dommage ! Ces récits de bonne facture mériteraient un peu plus d'attention. (NS)

Vingt pas dans l'insolite

Roland Lacourbe (dir.)

Nantes, L'Atalante (Insomniaques et ferroviaires), 2005, 580 pages.

Meurtres en famille

The Adams Round Table

Paris, Albin Michel, 2005, 400 pages.

